Le recyclage n'est pas la panacée, réduisons plutôt nos déchets

Laure Steiner

Le Tribunal fédéral a décidé qu'en Suisse romande les communes vont devoir appliquer le principe du pollueur-payeur en matière de déchets, c'est-à-dire l'introduction d'une taxe poubelle. Or, en comparaison avec l'Europe, la Suisse produit beaucoup de déchets par habitant. Nos voisins ne se contentent pas d'augmenter le recyclage, mais adoptent aussi des mesures visant à réduire les déchets à la source. Une telle démarche pourrait aussi s'avérer bénéfique en Suisse.

Chez nous les déchets municipaux non recyclés sont incinérés en vue d'une revalorisation thermique. L'incinération est en soi un procédé qui coûte relativement cher. Si de plus on considère l'ensemble des coûts externes, c'est-à-dire l'ensemble des charges financières engendrées par les effets négatifs de la production, du transport, de la consommation et de l'élimination, l'incinération d'une tonne de PET par exemple coûte 200 francs plus cher que son recyclage. Les émissions de mercure, de dioxine et de gaz à effet de serre émis lors de l'incinération des ordures ménagères participent également à ces coûts globaux, tout comme le traitement et la mise en décharge des cendres résiduelles.

Toutefois le recyclage n'est pas une opération anodine. En effet, la plupart des processus de recyclage consomment également de l'énergie, produisent aussi des émissions de polluants et de nouveaux déchets connexes, sans compter que pour bon nombre de produits, le recyclage se traduit par une perte de qualité, connu sous le terme de «downcycling».

Le «meilleur déchet» est celui qu'on ne produit pas. C'est pour cette raison que d'autres pays mettent la première priorité sur la réduction des déchets et non pas leur recyclage.

Aux Pays-Bas, le consommateur économe peut obtenir des rabais sur des produits ou services durables

Dans ce domaine, la Suisse est très mauvaise élève. En effet, avec en moyenne 702 kilos de déchets produits par habitant et par an, la Suisse est le deuxième pays en Europe qui génère le plus de déchets municipaux après le Danemark. A titre de comparaison, un Tchèque produit en moyenne 316 kilos par an et un Norvégien 470.

En 2006 déjà, on constatait dans notre pays que la taxe poubelle ne permettait pas, avec les autres mesures prises en parallèle, de diminuer la production de déchets autant que souhaité. L'étude commanditée cette même année par l'Office fédéral de l'environnement (OFEV) pour élaborer une politique fédérale de gestion des déchets ne fait que très peu mention de la réduction des déchets à la source. A noter que l'OFEV écrit dans son dernier rapport sur l'environnement (2011) «qu'il faut désormais s'efforcer de prendre des décisions favorisant les produits qui ménagent les ressources».

Nos voisins auraient-ils une meilleure approche? Que peut-on apprendre d'eux? La France, tout comme la Nouvelle-Zélande, propose entre autres des audits ou des outils informatiques gratuits permettant aux entreprises d'évaluer leur production de déchets, leurs sources et les moyens de les réduire. Dans la même idée, le «Petra Waste Benchmarking» à Helsinki offre aux entreprises qui produisent le moins de déchets le prix «Saver of Natural Resources», un label utilisable pendant une année à des fins de marketing.

Les entreprises peuvent donc profiter d'un effet de marketing. De nombreux exemples montrent également qu'une diminution de la consommation des ressources permet également de réduire les dépenses. In fine, l'objectif est de découpler la croissance économique de la consommation de ressources, ce qui est la base de l'économie verte, promue notamment par le commissaire européen en charge de l'Environnement, Janez Potoznik. Ces questions seront débattues lors du prochain sommet des Nations unies à Rio de Janeiro pour le développement durable en juin 2012.

Autre exemple: le système de la carte «Nu», testé à Rotterdam entre 2002 et 2004, est un autre moyen d'inciter commerçants, distributeurs mais aussi consommateurs à faire le bon choix. La carte «Nu» récompense les consommateurs choisissant des produits éco-responsables, générant notamment peu de déchets, ou des comportements durables. Les consommateurs peuvent ainsi cumuler des points comme on le fait déjà aujourd'hui – mais sans avantages environnementaux – avec la carte Cumulus de la Migros ou la Supercard de Coop.

Les points cumulés avec la carte «Nu» permettent ensuite aux consommateurs de bénéficier de réduction sur des produits ou services durables, par exemple des services de réparation.

Considérant la quantité totale de déchets produits en Suisse, il semble que la réduction des déchets à la source est une approche qui mérite d'être davantage soutenue. Produire moins de déchets n'est pas seulement bénéfique pour l'environnement, mais permet aussi à tout un chacun de réaliser des économies, à commencer par réduire sa consommation de sacs-poubelle taxés.

Cheffe de projet chez Science et Environnement, agence de conseil stratégique en environnement pour un monde durable. Article écrit en collaboration avec Erwan Saouter et Simon Schneebeli (Picadus)

L'aliment, déchet numéro un

> Détritus La production d'ordures ménagères augmente

> Les rejets de nourriture prennent la première place

Nicolas Dufour BERNE

BRANKO DE LANG/KEYSTONE

Poubelles dans une rue de Bâle. Malgré le goût du tri, 20% des déchets pourraient être valorisés. BÂLE, AVRIL 2013.

Les poubelles des Suisses contiennent beaucoup d'aliments. Trop, selon les responsables de l'Office fédéral de l'environnement (OFEV). Bardés d'une étude, présentée mardi, sur le contenu des sacs jetés dans les containers en 2012, les experts jugent qu'il reste encore 20% de déchets qui pourraient être valorisés. Et pour presser le pas, ils font l'éloge des taxations au sac ou au poids.

L'analyse de la composition des ordures est menée chaque décennie depuis 1982 – cette année-là cependant, elle reposait sur d'autres critères. Les comparaisons sont pertinentes à partir de la dissection de 1992. Elles «reflètent la vie économique du pays», assure le directeur de l'OFEV, Bruno Oberle. L'étude porte sur 16 tonnes d'ordures récoltées dans 33 communes des trois principales régions du pays.

Dans les zones urbaines, les ordures ménagères représentent un tiers du total des déchets. Par extrapolation, les analystes des poubelles estiment qu'il s'en produit 1,6 million de tonnes par an, soit 8% de plus que dix ans plus tôt. Alors que, dans les années 1990, le volume de déchets avait baissé de 16%. C'est, sans conteste, «l'effet de la croissance démographique», jugent les experts. Le poids de déchets par habitant, lui, a reculé de manière assez faible, de 6 kilos de 2002 à 2012, pour atteindre 206 kilos par personne et par an.

Sur un certain point, ces résultats content deux décennies de mesures d'incitation au recyclage. Ainsi, dans la composition des sacs de 1992, le papier était bien plus présent qu'aujourd'hui; sa part est passée de plus de 20% à 13,5%. Le fer a légèrement reculé, de même que les plastiques. En revanche, la part de «biodéchets» bondit. Certes, elle gagne en proportion parce que d'autres produits vont désormais davantage dans les collectes sélectives. Mais elle grimpe aussi en volume réel. Les rejets de repas, d'aliments jugés périmés et d'épluchures occupent désormais 32% d'un sac-poubelle, loin devant le second poste, le papier, à 13% (lire ci-dessous). Les experts n'ont pas d'explication générale à ce propos. Bruno Oberle évoque une «évolution des comportements de consommation». S'agissant des détritus qui pourraient être mis au compost, l'accès aux points de récupération joue aussi un rôle. Les habitants des centres urbains se singularisent en matière de gaspillage alimentaire, alors que ceux des campagnes se montrent plus assidus à trier les victuailles. «Sans doute, parce que les postes de récolte sont plus proches», hasarde Michael Hügi, responsable de l'enquête à l'OFEV.

> La hausse des déchets est «l'effet de la croissance démographique»

Pour les Suisses qui s'imaginent volontiers champions du monde du recyclage, cette plongée dans les poubelles montre les limites de leur zèle. Après tout, le papier demeure en deuxième position des rebuts trouvés dans les sacs, sans compter les cartons. Les plastiques, qui incluent le PET, occupent aussi une bonne part des poubelles, de même que le verre. Evoquant la baisse somme toute modérée de la production de déchets ménagers par habitant, les analystes admettent avec prudence que depuis 1992, «l'effet du renforcement et de l'optimisation des collectes sélectives est resté modeste».

Ce constat pousse les responsables de l'OFEV à vanter l'instauration des taxes au sac ou au poids. Ils relèvent que le volume annuel de déchets des habitants d'une commune appliquant une taxe est plus faible de 48% que s'il n'y a pas de taxe. Aujourd'hui, 20% des Suisses vivent dans une commune sans taxe.

Au reste, l'étude relativise les différences culturelles qui ont pu exister entre Latins et Alémaniques. «Les nuances relèvent plutôt du type de commune», note Michael Hügi. Les habitants des campagnes représentent les bons élèves, ceux des zones touristiques, les cancres; les citadins se situent au milieu.

Ce que contient un sac-poubelle moyen

Les ordures ménagères pèsent 1,6 million de tonnes chaque année, un volume à la hausse. Dans un sac moyen se trouvent 32% de **biodéchets,** notamment 13% d'épluchures et 14% de restes de repas ou de produits dont la date de consommation est dépassée. La nourriture gaspillée représente en tout 15% du contenu des poubelles.

Celles-ci contiennent aussi du **papier** (13%), des **objets composites** (ustensiles ménagers ou de cuisine, chaussures, jouets, câbles, tampons..., près de 13%), des **plastiques** (11%), des **déchets dits minéraux** (litière pour chats, céramique ou cendres, 6%) et des **emballages composites,** faits par exemple de carton et de plastique (près de 6%). Les éléments suivants apparaissent dans une moindre mesure, dès 3%: carton, verre, textiles, puis récipients en plastique. La part d'appareils électroniques et de piles est presque négligeable. **N. Du.**

DÉCHETS En Suisse, TerraCycle retraite stylos, brosses à dents, tubes de dentifrice. Et bientôt les mégots.

Les recycleurs de l'impossible

Les stylos, réduits en granulés plastique, peuvent redevenir pots à crayons! Les brosses à dents redeviennent parfois stylos et les tubes de dentifrice sacs ou trousses de toilette... SP - MONTAGE RÉGINE BINDÉ

PROPOS RECUEILLIS PAR PHILIPPE VILLARD

Ne lui demandez pas sa carte de visite, il n'en a pas. En revanche, présentez-lui un papier, il le frappera d'un stampel à ses coordonnées. Il est comme ça Wolfram Schnelle, il ne veut pas gâcher le bristol… Et il signifie à ses interlocuteurs qu'il met en pratique dans sa vie professionnelle les principes écologiques développés par TerraCycle, dont il est le manager général pour la Suisse, l'Autriche et l'Allemagne.

Cette société américaine s'est fait pour métier de recycler les déchets que nul ne songe à traiter: tongs, mégots de cigarettes ou gants à usage unique de l'industrie. En Suisse, TerraCycle a lancé trois programmes dédiés à la collecte et au traitement des stylos, des produits buccaux-dentaires et des gants à usage unique. Explications.

> «Notre chaîne de valeur donne priorité à l'environnement, puis aux projets sociaux et enfin au profit.»
>
> **WOLFRAM SCHNELLE** MANAGER SUISSE AUTRICHE ALLEMAGNE POUR TERRACYCLE

Pourquoi vous intéressez au recyclage de ces objets?

Parce que ce sont des objets que personne ne recycle ou ne songe à recycler, le plus souvent pour des questions de coût, car le recyclage s'avère toujours plus cher que la valeur de la matière première qui en résulte.

Alors, comment financez-vous ces opérations?

Par le sponsoring. En s'engageant dans un partenariat, l'industriel s'offre aussi une campagne d'image. Il montre qu'il intègre la responsabilité écologique à son business modèle.

Grâce au sponsoring, TerraCycle peut ensuite monter les réseaux de collecte, assurer l'expédition et le stockage des produits à recycler, mais surtout trouver les filières de la revalorisation.

Comment procédez-vous?

Nous disposons d'un très bon service recherche et développement aux Etats-Unis pour élaborer des circuits de recyclages, mais nous ne pouvons pas tout faire tout seuls. C'est pourquoi, dans chaque pays, nous travaillons avec des partenaires locaux.

De quelle façon gérez-vous la collecte et le recyclage des brosses à dents et des tubes de dentifrice que vous avez lancés en Suisse?

TerraCycle a organisé un partenariat avec le groupe Gaba, qui commercialise les marques Colgate, Elmex et Méridol. La collecte s'opère via les jardins d'enfant, les écoles, les ONG, les entreprises volontaires… Dès qu'une école a par exemple collecté 500 brosses, elle nous contacte par internet et nous lui fournissons alors une étiquette d'expédition. Puis le colis est stocké dans notre entrepôt de Vilmergen, en Argovie.

Dès que nous aurons suffisamment de matière, nous entamerons le process de recyclage.

Pouvez-vous l'expliquer?

Il arrive que d'anciennes brosses à dents soient transformées en stylos. Pour schématiser, on coupe leur tête et on introduit une mine dans le manche. Mais le plus souvent, elles sont coupées, broyées et traitées pour redevenir des granulés qui fournissent de la matière première au secteur de la plasturgie.

Les tubes de dentifrice peuvent par exemple être transformés en sacs à commissions.

A quel stade en est-on?

En Suisse, les collectes ont démarré en juillet 2011 avec notre programme BIC. Le programme des produits buccaux-dentaires a été lancé en Juillet 2013, et nous commençons à recevoir nos premiers colis. Nous sommes sur des produits de consommation lente. Mais chaque mois, la cadence augmente.

Et comment TerraCycle fait-elle des profits?

Nos sponsors s'assurent leurs bénéfices d'image. Les collecteurs perçoivent deux centimes par brosse collectée, et cet argent doit obligatoirement servir à financer une action à but non lucratif. TerraCycle dispose de la matière recyclée pour la revendre à l'industrie. Et si un fabricant de produits recyclés veut apposer notre logo sur ses articles, il doit nous payer une licence. En 2012, Terracyle a dégagé 100 000 dollars de profits, mais effectué des donations pour deux millions de dollars. Notre chaîne de valeur donne priorité à l'environnement, puis aux projets sociaux et enfin au profit.

Et l'environnement dans tout ça, qu'a-t-il à y gagner?

Nous développons notre action selon quelques principes majeurs. D'abord, éviter la mise en décharge des objets en fin de vie. Ensuite éviter leur incinération qui, même si elle produit de l'énergie, dégage du CO_2. Les experts de TerraCycle analysent le cycle de vie des produits dans le but d'éviter l'émission supplémentaire de CO_2. Recycler signifie aussi ne pas relancer des productions.

Nous veillons à conserver la maîtrise de la filière, de la collecte au retraitement.

Ce mode d'action remporte-t-il du succès?

C'est une démarche qui nécessite du temps. Voyez les bouteilles plastiques. On les recycle depuis une quarantaine d'années et, aux Etats-Unis, on atteint 25% de recyclage et entre 30 et 50% en Europe. Aux Etats-Unis, quand TerraCycle a démarré son programme pour les gourdes de jus de fruits, il en a été récupéré 22 000 la première année. En 2012, on en collecte 70 millions soit près de 60 tonnes par mois, dans 70% des écoles maternelles…

Voir aussi www.terracycle.ch

STYLOS

En Suisse TerraCycle, a engagé un programme de recyclage des stylos en 2011. en s'appuyant sur les entreprises, les administrations, les écoles. Un volume de 50 000 stylos a déjà été recueilli. Ils sont broyés et les éléments (plastiques et métaux) sont séparés pour fournir une nouvelle matière première réutilisable dans l'industrie. TerraCycle dispose d'un partenariat avec la société Bic dans neuf pays, et a développé son action en Europe à l'incitation de ses partenaires américains.

FORTUNE DU POT

Aux Etats-Unis, TerraCycle a lancé une opération de recyclage de pots d'une margarine très prisée des consommateurs. Plus de quatre millions de ces emballages ont été recyclés par la chaîne de grande distribution Walmart pour accueillir des plantons vendus en jardinerie. De plus, les consommateurs ont la possibilité de les ramener une seconde fois pour qu'ils soient réutilisés. *«On évite ainsi de démarrer de nouvelles productions»*, souligne Wolfram Schnelle.

Aux Etats-Unis, Béa Johnson et sa famille sont célèbres depuis qu'ils racontent comment ils vivent sans produire le moindre déchet

A l'heure où Vaud introduit la taxe poubelle et en ce mois de bonnes résolutions, **Caroline Christinaz** raconte leurs astuces et tente de les adapter à la réalité suisse

GREGG SEGAL

Béa Johnson, son mari Scott, leurs deux enfants. Et un de ces bocaux qui ont remplacé, dans leur maison modèle, les emballages des magasins. ARCHIVES

Chiffres et poubelles

▶ **Depuis le 1er janvier,** 173 communes vaudoises, soit la quasi-totalité, taxent les sacs-poubelle réservés aux déchets non triés. But: inciter les particuliers à trier leurs rebuts et donc à réduire les 476 kilos de déchets non triés qu'ils produisent par année. Le nouveau sac est blanc, il coûte 2 francs. Il se vend derrière le comptoir, un peu comme les cigarettes ou les alcools forts.

▶ **La majorité des cantons** ont opté pour cette stratégie du non-trieur-payeur. Genève, Jura, Nidwald et le Valais y sont (encore?) réfractaires.

▶ **Un tiers de déchets non triés en moins.** C'est ce qu'on constate à Zurich où cette taxe poubelle existe depuis 1993. Même résultat, approximativement, à Neuchâtel, qui l'a adoptée en 2012.

▶ **Le prix des sacs** varie entre 1,70 CHF (Lucerne, Zurich) et 2,50 CHF (Fribourg).

▶ **L'amende.** A Zurich, jeter une poubelle noire peut coûter 250 CHF.

▶ **Le site recycling-map.ch** signale les centres de tri permettant de recycler ses déchets.

▶ **L'énergie récupérée** lors de l'incinération des déchets non triés est destinée au chauffage urbain ou à la production d'électricité. Un sac-poubelle de 10 kilos peut engendrer l'énergie de 2,5 kilos de mazout.

▶ **Big Brother?** Une promenade à Lausanne suffit à mesurer le changement. Peu avant et après le 31 décembre, beaucoup de sacs noirs encombraient les trottoirs, comme si les habitants avaient voulu jeter un maximum de choses au dernier moment. A la fin de cette semaine, les poubelles noires abandonnées ont quasi disparu. On a même aperçu un voisin contrôlant et remettant à l'ordre un fraudeur tentant de se débarrasser d'un sac hors-la-loi… **Ca. Ch.**

La famille zéro déchet

Remplacer le maquillage par du cacao en poudre. Aller faire ses courses avec des bocaux et des bouteilles vides, les remplir au magasin pour n'acheter que des denrées vendues en vrac, sans emballage. Renvoyer toutes ses factures reçues sous enveloppe, et exiger de ses créanciers qu'ils ne communiquent plus que par mail immatériel. Fabriquer sa propre poudre de dentifrice pour ne pas avoir de tube à jeter… Voilà quelques-unes des recettes que suggère Béa Johnson sur son blog Zerowastehome.blogspot.ch.

Depuis trois ans, cette Française immigrée aux Etats-Unis a décidé de vivre sans générer de déchets ménagers. Certes, Béa prend l'avion, utilise le courant électrique, roule en voiture. Son combat à elle, c'est zéro ordures, zéro poubelle à sortir, ne rien utiliser qui ne puisse être recyclé – même les bouteilles en PET ne franchissent pas le seuil de sa maison modèle. Un objectif atteint par toute sa famille qui est devenue, sur le Web et dans la presse anglo-saxonne, une icône en matière de lutte contre le gaspillage. D'autant que le foyer des Johnson ressemble plus à une villa de magazine qu'à une caverne pour babas rigoristes: peinture blanche, point de désordre, pureté du sol au plafond et placards où les beaux bocaux à l'ancienne remplacent les atroces emballages des produits achetés en grande surface. Comme si vivre «à la Béa» était non seulement plus écolo mais aussi plus esthétique, zen.

L'histoire de Béa Johnson a tout d'un conte de fée du logis moderne – et de la success story à l'américaine, parfaitement managée. En cette année 2013 qui voit Vaud adopter la taxe poubelle après Fribourg ou Neuchâtel, en cette période prompte aux bonnes résolutions, écoutons-la.

Dépouillement addictif

Originaire d'Avignon, Béa part aux Etats-Unis pour travailler comme jeune fille au pair. Elle tombe amoureuse de Monsieur Johnson, ils se marient et ont deux enfants. Sept années passent dans le confort californien, celui de la grande villa, de la grande voiture, des grands repas et des grandes poubelles. Jusqu'au moment, raconte-t-elle dans les colonnes du journal *Le Monde*, où ce train de vie «à l'américaine» lui cause «un profond malaise et une immense insatisfaction». La petite famille déménage. Petit à petit, elle se sépare de ses affaires superflues. «C'était très addictif. Avec la crise, les gens sont plus attachés à leurs objets, je ressens le sentiment inverse. Moins je possède, plus je me sens riche», livre-t-elle au *Sunset Magazine*.

On la découvre aujourd'hui dans une maison plus menue, avec un petit chien, une petite voiture et un grand sourire. Sa poubelle est vide, son compost grouille de vers et dans le ventre de ses armoires règne un ordre parfaitement photogénique.

Sur YouTube, plusieurs vidéos expliquent la démarche familiale. Béa Johnson y dispense ses conseils saupoudrés d'un charmant accent français. Son fils Max décrit à sa classe comment emballer son déjeuner dans un tissu réutilisable. Scott le mari remue le com-

▶ **Suite en page 18**

► Suite de la page 17

post à mains nues. Un mode de vie érigé en modèle.

L'internaute se promène dans le foyer familial épuré. Sous le patio, il entend les cloches sonner et les oiseaux chanter, les enfants dégustent les cookies maison, les parents sirotent un verre de vin. Grâce à Béa, la gestion des ordures frôle le glamour. Ouste, les militants en savates, dehors!

Coquette, Béa vante les vertus du bicarbonate de soude, du citron et de l'huile de sésame pour sa peau. Elle nettoie son carrelage étincelant au savon de Castille, au vinaigre et au fidèle bicarbonate de soude. Elle fabrique sa moutarde, ses yogourts, sa sauce piquante. Et toujours zéro déchet puisque ses achats sont réfléchis.

Olivier Mani, directeur de la Coopérative romande de sensibilisation à la gestion des déchets et coordinateur de la campagne Responsables.ch, se félicite de ce succès médiatique: «Grâce aux réseaux sociaux, un dialogue s'est installé entre les internautes et cette famille. C'est le rêve de toute agence de communication.» Conseils, idées ou débats, les lecteurs ne restent pas indifférents au buzz.

> Avec la crise, les gens sont plus attachés à leurs objets. Moi, c'est l'inverse. Moins je possède, plus je me sens riche
>
> **Béa Johnson**
> Egérie zéro déchet

Olivier Mani encore: «Cette action a du succès car elle tombe au bon moment. En Europe, la gestion des déchets opère un tournant. Les débats du nucléaire ont accéléré ceux des déchets. Béa lance des pistes, éveille le public.»

Dans le foyer «zéro déchet», les restrictions sont sévères. Livres et jeux ne sont qu'empruntés. Garderobe réduite au nécessaire – six paires de chaussures, sept hauts, sept pantalons et deux jupes pour Béa.

«Il faut bien remettre cette expérience dans le contexte américain, moins conscient des problèmes environnementaux», ajoute Olivier Mani. «Et puis, cette famille vit selon un standing qui ne correspond pas à celui de la majorité.»

En d'autres termes, Béa et son clan si clean collent à une époque où, pour faire école, il vaut mieux donner envie que prôner le sacrifice ou l'austérité normative. Leur dépouillement et leur façon de vivre font rêver les bobos encombrés d'objets et de biens matériels. Les Johnson, cette famille (top-) modèle.

Collaboration: Stéphane Bonvin

Nos vies en vrac, mode d'emploi

Acheter des produits non emballés permet de réduire ses déchets. Mais pourquoi donc est-ce si rare dans une Suisse patrie du bio et du recyclage? s'est demandé **Caroline Christinaz** en s'achetant un bâton de réglisse

JARED LEEDS/AURORA/LAIF

Hier, c'est comme cela qu'on achetait ses produits: non emballés, proposés en vrac. Et le client sortait de l'épicerie avec son bidon plein de lait et son carton à œufs rempli. ARCHIVES

Sur le trottoir, on contourne une baignoire transformée en pot de fleurs. Mue par une envie de réglisse, on pousse la porte du Topinambour, la plus ancienne épicerie bio de Lausanne. Mazette. On se retrouve face à des piles de nourriture et de produits qui montent jusqu'au plafond. Cette caverne d'Ali Baba du sain pourrait embaumer le souk marocain. Sauf que pas tout à fait. L'essentiel s'y déguste avec les yeux, pas avec les mains ni avec les narines. Même ici, la plupart des produits ne sont pas vendus en vrac mais emballés – moins qu'en grande surface, certes, mais plus que sur le marché du coin. Pourquoi du thé dans des petites boîtes et du fromage sous plastique? Pourquoi des emballages, des déchets, donc de la pollution et du gaspillage?

«Il y a environ 15 ans, j'avais présenté des céréales et des légumineuses dans de gros sacs. Un peu comme on peut le voir en France, chez Biocoop. C'était très beau. Les sacs étaient ouverts, les clients pouvaient venir avec leurs récipients et puiser la quantité qu'ils désiraient», se souvient Martine Sancini, la gérante du Topinambour. «Mais j'ai dû y renoncer, suite à une visite du service d'hygiène. L'accès direct aux denrées a été interdit.»

Question d'hygiène

Du côté de l'administration vaudoise, on explique. Christian Richard, chimiste cantonal adjoint du Service de la consommation et des affaires vétérinaires du canton: «La vente en vrac n'est pas interdite. Elle est réglementée, notamment dans l'ordonnance sur l'hygiène. Suivant le type de denrées, des dispositifs de distribution adéquats doivent être mis en place pour éviter une altération des produits, par une contamination extérieure par exemple.» L'hygiène, mais aussi la conservation des aliments ou leur transport réclament des emballages. Certains produits se prêtent mieux que d'autres à la vente en gros. «Pour les céréales, par exemple, il n'y a pas de raison qu'elles ne soient pas distribuées en vrac, si le dispositif est hygiénique et qu'il permet de conserver à la denrée ses qualités intrinsèques», poursuit le chimiste.

En France, Biocoop vend ses céréales dans de grands cylindres transparents munis, sur le bas, d'un entonnoir. Le client place son sac ou son bocal sous cette embouchure, et se sert à sa guise. Dans d'autres magasins, pour plus de sécurité, c'est l'épicier lui-même qui remplit les récipients des clients. «Les solutions pour satisfaire aux règles d'hygiène sont nombreuses», confirme Josef Zisyadis, conseiller national et président du convinium vaudois de Slow Food.

La peur des bactéries

Il y a un autre frein, notent la gérante du Topinambour et le chimiste vaudois. Si, en Suisse, la vente en vrac est devenue rare, c'est aussi affaire de mentalité et de comportement. Martine Sancini: «Nous vendions de la féra enfumée non emballée, et la clientèle avait tendance à la refuser pour cause d'hygiène.» Christian Richard: «Certains préfèrent acheter un tube de dentifrice dans un carton pour éviter qu'il ne se perce.» «Les gens redoutent les bactéries, continue Martine Sancini. Du coup, on ensache tout. Emballer, c'est une perte pour l'humanité!».

Interrogés, Manor, Coop et Migros ne prévoient pas de développer massivement la vente en vrac, même dans les cantons qui adoptent, comme Vaud ce mois-ci, la taxe poubelle. Manor, semble-t-il, cherche le plus à s'apparenter aux marchés locaux et à proposer aux clients de se fournir en vrac. L'entrée en vigueur du sac-poubelle payant forcera-t-il un changement d'habitudes? Au Topinambour, l'épicière compte dessus.

En attendant le shampoing à la pompe...

Où acheter des produits en vrac non emballés? Liste buissonnière.

► Les magasins de proximité, évidemment: boucher, fromager, boulanger. Certains producteurs de vin. Etc.

► Les paniers de légumes locaux et leurs livraisons hebdomadaires sur inscription. Par exemple à Lausanne: *www.p2r.ch; www.lesjardinsduflon.ch; www.lesjardinsdouchy.ch*; en Valais, Le Panier du Bisse, etc.

► Dans certaines épiceries bio.

► A Thoiry et à Ferney-Voltaire, le magasin bio Satoriz.

► Savon Aventure à Conthey, pains de savons de toutes sortes...

► Thierry Mugler et son initiative «Save your bottle» propose de remplir les bouteilles de parfum Angel à la fontaine de certains rayons cosmétiques des grandes surfaces.

► Les magasins Lush proposent des produits cosmétiques en vrac.

► En Grande-Bretagne, Asda propose de l'adoucissant à la pompe, etc.

Ca. Ch.

«Diminuer mon impact, cela me donne le sentiment de survivre»

Isabelle Brzégowy vit aux Marécottes, en Valais. Elle réduit au maximum ses déchets. De sa cuisine, elle nous vide son sac et livre ses méthodes

«J'avais 8 ans et je feuilletais le *Guiness Book*, le livre des records. Une photo m'a sidérée. Une famille de quatre personnes montrait un petit sac de déchets où s'accumulaient toutes leurs ordures de l'année. Pour moi, ça a été une révélation.

»J'habitais dans la banlieue parisienne et j'avais la chance que ma ville soit pionnière du recyclage communal. J'ai donc appris comment trier les déchets à mes parents.

»Aujourd'hui, j'habite aux Marécottes, en Valais. Bien sûr, je trie toujours mes déchets mais j'ai compris que c'est un acte qui donne surtout bonne conscience. Réduire ses déchets en réfléchissant à ce que l'on consomme est une meilleure solution.

»Mon but, c'est d'avoir une poubelle vide. J'ai donc adapté mon mode de vie et je cherche la simplicité. Mes fruits et légumes me sont livrés grâce à la coopérative agricole valaisanne Le Panier du Bisse. Ce sont des fruits de saison cultivés par les agriculteurs locaux. Quand j'achète des légumes en magasin, je mets les étiquettes directement sur le produit ou sur le sac en tissu que j'apporte avec moi. J'adore les yaourts et les confectionne moi-même. Le lait, j'ai la chance de pouvoir m'en procurer chez le fermier.

> Pour faire mon ménage: du jus de citron, du vinaigre et du bicarbonate de soude, comme si je faisais une potion. C'est fou les économies que ça engendre!

»Avant d'habiter aux Marécottes, j'achetais plutôt les bouteilles en plastique blanches récupérables, car les briques de lait ne le sont pas.

»Je n'achète plus de shampoing ni de savon en bouteille. Les pains de savon les remplacent parfaitement. Il y en a de toutes sortes, ils sentent bon, ça me va. Et puis il y a aussi les restes de bougie. Je les amène à un artisan qui les récupère pour en façonner des nouvelles.

»Les commerçants me connaissent, ils sourient quand ils me voient arriver parce que je ramène mes sachets. A la boulangerie, je réutilise le sachet de pain tant qu'il n'est pas déchiré. Les barquettes d'œufs aussi je les ramène. En fait, en faisant cela j'ai réalisé qu'on est assez nombreux à réutiliser nos sachets.

»A la maison, je trie tout. Comme j'aime bien le vin, j'ai parfois du verre à jeter, mais je n'ai presque jamais de PET ni d'aluminium.

»Je n'ai pas l'impression de fournir un effort particulier, ça me semble même plus simple. Pour faire mon ménage, j'utilise du jus de citron, du vinaigre et du bicarbonate de soude, comme si je faisais une potion. C'est fou les économies que ça engendre!

»Mes amis m'appellent «la petite voix». Ça doit être parce que je ne veux pas être moralisatrice. Je le fais, c'est tout.

»En revanche, j'ai créé une association, Eléments, dans le val de Bagnes, pour préserver l'environnement et encourager la solidarité. Les projets avancent, mais jamais assez vite. C'est que, souvent, les écolos ont une vilaine image.

»L'écologie, c'est un truc de bobo. Aux Etats-Unis d'ailleurs, on les appelle les «tree huggers», les embrasseurs d'arbres. Béa Johnson rend le sujet plus sexy et plus abordable. Le buzz qui en émane est génial et apporte une pierre à l'édifice.

»Pour moi, c'est simple, diminuer mon impact, ça me donne le sentiment de survivre.»

Propos recueillis par Ca. Ch.

ÉNERGIE Une jeune entreprise américaine a mis au point le moyen de recycler les vieux plastiques pour qu'ils redeviennent du pétrole, leur matière d'origine.

Une nouvelle façon de trouver de l'or noir dans l'Oregon

Du vieux plastique qui redevient du pétrole brut d'excellente qualité: ce recyclage inédit mis au point par une jeune entreprise américaine transforme nos immenses décharges en de potentiels nouveaux gisements d'or noir.

La technique d'Agilyx, née dans l'Oregon (ouest des Etats-Unis) il y a à peine six ans, permet de traiter n'importe quel plastique, même le plus vieux ou le plus sale pour lequel un recycleur ferait la fine bouche.

«Ce qui nous intéresse nous, ce ne sont pas les plastiques qui sont recyclés aujourd'hui, ce sont les plastiques dont personne d'autre ne veut et qui finissent généralement à la décharge», explique Jon Angin, le vice-président de la société, présente au salon lyonnais de l'environnement Pollutec.

D'abord broyé, le dit plastique est ensuite placé dans une grande *«cartouche»*, chauffé pour être transformé en gaz, puis refroidi avec de l'eau, le pétrole étant ensuite séparé en remontant à la surface.

Tous les plastiques sont utilisés, même les plus vieux ou les plus sales pour lesquels un recycleur ferait la fine bouche. KEYSTONE

> «C'est un brut de bonne qualité qu'on pourrait qualifier de léger, souvent recherché par les raffineries.»
>
> **FRANÇOIS BADOUAL** DIRECTEUR DE TOTAL ENERGY VENTURES

Trois quarts transformés en pétrole

Au final, plus de 75% du poids de départ sont transformés en pétrole brut de synthèse, prêt à être raffiné comme n'importe quel or noir saoudien ou russe. Le reste se partage en gaz et dans un déchet final (moins de 10%).

Ce ratio signifie que dix tonnes de plastique – dont la production mondiale 2011 est estimée à 280 millions de tonnes – fournissent environ cinquante barils de pétrole, selon la société, même si l'équivalent de dix barils d'énergie ont été utilisés dans le processus industriel. *«Nous produisons cinq unités d'énergie pour une unité consommée»*, résume Jon Angin.

La technologie a déjà convaincu: outre les grands démonstrateurs qui produisent déjà, plusieurs usines sont en chantier aux Etats-Unis. Et la PME de 60 personnes a déjà attiré à son capital le numéro un américain des déchets Waste Management ou le géant pétrolier français Total.

Pas besoin en effet d'un baril à 200 dollars pour voir cette technologie émerger: *«Au cours du pétrole actuel, Agilyx est déjà rentable»*, souligne François Badoual, le directeur de Total Energy Ventures, filiale d'investissement du groupe français entrée au capital de l'américain fin 2010.

Jon Angin préfère ne pas trop en dire sur le prix plancher du baril nécessaire à son entreprise. *«Mais nous sommes assez tranquilles, le prix du pétrole n'est pas près de redescendre sous ce niveau»*, glisse-t-il en souriant.

Bonne qualité

Quant au pétrole brut produit, il n'a rien à envier en termes de qualité à celui puisé à travers le monde. Le plastique étant déjà un produit du pétrole raffiné, il est déjà débarrassé de nombreuses impuretés. *«C'est un brut de bonne qualité qu'on pourrait qualifier de léger, souvent recherché par les raffineries»*, confirme François Badoual.

Première sur ce créneau grâce aux découvertes de son cofondateur Kevin Dewitt, Agilyx voit émerger de nouveaux concurrents, comme le britannique Cymar ou l'américain Vadxx Energy, mais ceux-ci ne produisent pas encore.

Une installation européenne est-elle en vue? Si elle a des longueurs d'avance sur l'Amérique en termes de recyclage, l'Europe possède aussi moins de grands espaces à consacrer à des décharges que les Etats-Unis ou le Canada, souligne Jon Angin. Sa présence à Lyon est un signe de l'intérêt pour le marché européen: c'est la première fois que l'entreprise participe à un salon de ce côté-ci de l'Atlantique. ATS-AFP